À propos de L'aristocrate et ses cannibales. Le voyage en Océanie du comte Festetics de Tolna, 1893-1896, exposition conçue par Roger Boulay pour le musée du quai Branly

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/5512>

DOI : 10.4000/jso.5512

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 327-334

ISBN : 978-2-85430-012-3

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « À propos de L'aristocrate et ses cannibales. Le voyage en Océanie du comte Festetics de Tolna, 1893-1896, exposition conçue par Roger Boulay pour le musée du quai Branly », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 126-127 | Année 2008, mis en ligne le 01 décembre 2008, consulté le 20 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/5512> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.5512>

À propos de *L'aristocrate et ses cannibales*.
Le voyage en Océanie
du comte Festetics de Tolna, 1893-1896,
exposition conçue par Roger Boulay
pour le musée du quai Branly

par

Gilles BOUNOURE*

« Je tenais pourtant à avoir un spécimen de ces farouches trophées
et voyant qu'ils n'étaient pas dans le commerce,
je pris le parti de les dérober. »
(Festetics, 1903 : 335)

« M. Henry Somm avait coutume de dire aux jeunes gens :
Méfiez-vous de l'assassinat ; il conduit au vol, et de là, à la dissimulation. »
(Alphonse Allais, *On n'est pas des bœufs*, 1896)

Contrairement aux marines suisse, tchèque et d'autres pays d'Europe continentale encore moins redoutables que les plaisanteries qu'elles alimentent, la « k. (u.) k. Kriegsmarine » austro-hongroise constitua en son temps quelque chose de sérieux. N'eut-elle pas à sa tête en dernier lieu un certain amiral Nicolas Horthy de Nagybánya, vainqueur de la bataille navale d'Otrante (1917), puis régent d'une Hongrie de plus en plus nazifiée ? Trop longtemps oubliées quant à elles, les explorations océaniques de ses équipages (*SM Fregatte Novara* 1857-1859, *SM Schraubenfregatte Saida* 1884-1886, *SMS Fasana* 1887-1889, *SM Kreuzer Kaiserin Elisabeth*, 1892-1893, *SM Kanonenboot Albatros* 1895-1898, etc.) ont rempli les réserves muséales et les universités « impériales et royales » d'une multitude d'objets et de données dont l'examen minutieux n'a été entrepris que depuis peu (voir par exemple Hatschek 2001, et les volumes 1 et 2, 1998-1999, *Österreicher im Pazifik*, de la série *Novara-Mitteilungen der Österreichisch-Südpazifischen Gesellschaft* éditée par l'institut d'ethnologie de

Vienne). À ces collectes s'ajouteraient celles de nombreux explorateurs « civils », obscurs et peu fortunés comme Reischek, Fenichel, Biró ou Pösch, et parfois riches patriciens issus de l'armée, à l'instar du comte et lieutenant de husards Rudolph Festetics de Tolna (1865-1943), figure centrale de l'exposition présentée par Roger Boulay au musée du quai Branly du 23 octobre 2007 au 13 janvier 2008, avec le concours de Judit Antoni, chercheuse hongroise déjà organisatrice de deux manifestations consacrées à Festetics.

« Farouches trophées »

D'après les recherches que résume leur catalogue (Boulay, 2007 : 19-22), cet aristocrate austro-hongrois, né probablement à Paris et vivant alors dans cette capitale où il finirait sa vie, s'est découvert le goût des explorations maritimes en quête de cannibales non pas en Hongrie ou en Autriche mais dans cette même ville, lors

* flongue@wanadoo.fr

de l'exposition universelle de 1889. Cette année qui lui faisait découvrir des « sauvages » en chair et en os, acheminés pour exécuter des « danses rituelles » ou prendre la pose dans les « cases traditionnelles » édifiées à l'ombre de la tour Eiffel, lui fit aussi rencontrer une jeune Américaine fortunée, qu'il épouserait l'année suivante, et avec laquelle il entreprendrait, de 1893 à 1900, sur un bateau construit aux frais de son épouse et battant pavillon américain (puissance montante de l'époque spécialement dans les mers du Sud), une traversée du Pacifique ponctuée d'escales ethnographiques, qu'il a relatée dans deux volumes in-quarto très abondamment illustrés (Festetics, 1903, 1904). Le périple s'était achevé sur deux naufrages, celui de son mariage en 1899 – la comtesse Tolna abandonnant le navire et son mari à Singapour – et l'échouage et l'incendie du yacht *Le Tolna*, en 1900, sur le récif frangeant de Minicoy, aux Maldives. Sauvés de ce dernier désastre, les spécimens zoologiques, photographies et caisses renfermant des milliers d'objets permettraient néanmoins au comte de revenir de ses « huit ans de croisière » avec des airs de victoire, matérialisés par ses deux livres formant comme les piles de son arc de triomphe.

Le frontispice du premier présente l'auteur en uniforme de « lieutenant » de hussards en activité, « a.d. », celui du second le montre en uniforme de « capitain b.f. », en attente de sa promotion dans la marine « k. (u.) k. » – à comparer avec la pose de forban des mers du Sud qu'il adopte sur la photo judicieusement choisie pour la couverture du catalogue. Quelles étaient au juste ses attentes lorsqu'il fit don au musée d'ethnographie de Budapest d'environ mille six cents « artefacts » polynésiens et surtout mélanésiens, et d'un nombre sans doute important d'échantillons d'histoire naturelle aujourd'hui perdus ? Sans doute multiples. Quelles étaient ses intentions en conservant en France certainement plusieurs centaines d'objets, et peut-être davantage ? Les indices manquent pour formuler des hypothèses. Reste que ces objets appartenant à un « ressortissant d'une puissance ennemie » furent mis « sous séquestre de guerre » au cours de la Première Guerre mondiale et adjugés à bas prix en vente publique tout comme le furent les Picasso, les Gris, les Braque et autres Derain de la galerie Kahnweiler. Ils échurent au D^r Stephen Chauvet, auteur de deux livres illustrés tendant à l'instituer en « spécialiste » des arts océaniques (Chauvet, 1930 et 1935). Ce collectionneur capricieux qui renoncerait plus tard aux « arts primitifs » pour s'intéresser aux faïences françaises procéda à des échanges et à des dons pourvoyant quelques collections publiques, à Paris et

en province, d'objets recueillis lors de la croisière du *Tolna*. D'autres objets rejoignirent par divers circuits le marché de l'art français puis international, mais leur nombre et leur importance échappent à toute appréciation. Tel est le passionnant et obscur dossier dont Roger Boulay a choisi de montrer les pièces au public du musée du quai Branly, dans le droit fil de la mission d'exploration et d'inventaire des collections publiques qu'il accomplit au nom des Musées de France pour tout ce qui touche à l'Océanie.

Réduite, pour diverses contraintes indifférentes ici, à s'accommoder d'un espace et de conditions générales acceptables mais modestes, cette exposition, fruit de beaucoup de travail, ouvre aussi beaucoup de chantiers, qu'il faudra également mettre au crédit de Roger Boulay d'avoir signalés et même défrichés. Il ne s'agit pas tant d'éclairer la personnalité de Festetics, de plus en plus ambiguë à mesure qu'on l'examine : a-t-il volé, comme il s'en targue ? Sans doute, mais il a plus souvent acheté qu'il ne l'avoue, on va le voir. Ses dissimulations avérées, ses vols probables, s'accompagnèrent-ils aussi à d'assassinats, pour suivre ici Alphonse Allais ? Ce n'est pas exclu, mais « l'action de la justice étant éteinte », l'enquête serait de pure forme. À côté de ces banals « faits divers » du temps des Colonies, il est plus important de signaler sur quel résultat de grande portée débouche, de manière immédiate ou différée, l'examen de ces « huit ans de croisière » ; sur une meilleure intelligence de ces deux complexes historiques, sociologiques et idéologiques très finement mis en miroir par Roger Boulay : d'un côté l'Océanie des « cannibales » telle qu'elle fut visitée et dans une large mesure créée par les Blancs, et de l'autre l'Occident hanté de longue date (et aujourd'hui encore) par ses fantasmes coloniaux, créateur et consommateur de cette « imagerie des mers du Sud » déjà explorée par le même chercheur dans une précédente exposition (*Kannibals et Vahinés*, Boulay, 2001, doublée d'une autre non moins précieuse, Stefani, 2001), celle-ci tendant plus précisément à se concentrer sur l'imagerie attachée aux « curios » importés de cette Océanie-ci vers cet Occident-là.

Cette exposition inaugure aussi l'étude des « farouches trophées » dont Festetics fut l'inventeur aux divers sens du mot, comme celle de leurs « circuits marchands » avec les « chaînes opératoires » qu'ils supposent (Gosden and Knowles, 2001 : 18). S'ils furent ensuite laissés à l'abandon dans les réserves des musées, c'est peut-être qu'on ne savait guère quoi en dire, hormis ce qu'en avait écrit Festetics et qui commençait à paraître ridicule ou odieux. Les modifications de

la sensibilité publique, le développement des connaissances aussi, permettent d'espérer aujourd'hui quelque progrès dans la compréhension de ces « artefacts » océaniens et des circonstances de leur collecte, comme on va le voir sur deux exemples brièvement esquissés dans le catalogue, et qui, par leur contexte historique assez bien documenté, devraient confirmer largement l'intérêt de cet autre chantier ouvert par Roger Boulay. Pour le premier d'entre eux, dont les détails ne se déduisent pas clairement du catalogue du fait de petites erreurs matérielles (inversion de données entre la légende p. 100, la note 12 p. 138 et le texte p. 101), il a semblé utile, au prix de quelques longueurs, de reproduire les principaux témoignages disponibles. Pour le second et ses prolongements, les investigations documentaires qu'ils semblent appeler dans la littérature coloniale de langue germanique outrepassaient le cadre restreint de cet article et nécessiteront certainement de nouvelles recherches.

« Les Allemands étaient si furieux... »

Arrivé dans le détroit de Bougainville après avoir visité d'est en ouest une bonne partie des îles Salomon, Festetics aborda le 25 octobre 1895 aux Shortland, alors sous administration britannique. Il y a lieu de supposer qu'il avait été renseigné sur la sûreté et l'intérêt de cette escale soit par le capitaine Rason du *H.M.S. Royalist* qu'il avait accompagné dans ses missions de surveillance et de répression depuis Santa Cruz jusqu'à Rendova entre la fin août et la mi-octobre, soit par un trader tel que Peter « Edmund Pratt » de Rendova, français ou se faisant passer pour tel (Festetics, 1903 : 317-22, voir aussi 332 ; Boulay, 2007 : 94-6), qui venait d'aider Carl Ribbe (Ribbe, 1903 : 43, Bennett, 1987 : 60 *sq.*, 68, 72) qu'on retrouvera plus loin, dans ses collectes en lui faisant visiter ces îles à bord de son schooner *Magie*. C'est aux Shortland, ou peut-être sur la côte sud-est de Bougainville – en secteur allemand quant à elle – que Festetics eut l'occasion de se procurer un objet de prix, un « *kia*, *chest ornament*, *Shortland Islands* » (selon les termes de Neich and Pereira, 2004 : 105, décrivant la réplique tardive en perles européennes et coquillages qu'ils reproduisent, conservée au musée d'Auckland et provenant de la collection Edge-Partington). Son récit est proprement triomphant :

« J'ai reçu un autre présent [sic] d'un prix inestimable : une robe de gala de Gorai. Il n'existe que trois robes de ce genre dans toute l'île de Bougainville [sic], provenant de différents rois. Elles ont la forme d'un

tablier et sont faites en perles découpées dans des coquillages. Ce sont les femmes du roi qui les fabriquent, et pendant tout le temps que dure leur travail, on doit égorger tous les jours des esclaves. Quand la robe est achevée, on donne une fête cannibale pour laquelle on tue un grand nombre d'hommes et de femmes. Nouvelle immolation de captifs et nouvelle fête cannibale quand le roi revêt la robe, et il ne la porte jamais par la suite sans que ce ne soit le signal d'un festin de chair humaine.

Personne n'avait encore pu obtenir une de ces robes, dont on a été réduit à faire des imitations pour le musée de Berlin. Les Allemands étaient si furieux que j'en eusse une, qu'ils m'intentèrent à Herbertshöhe un procès dont je parlerai plus tard et me condamnèrent à une amende de deux mille marks pour avoir acheté des curiosités dans leurs îles. » (Festetics, 1903 : 381-2)

Festetics a-t-il tiré ces détails « croustillants » de son propre cru ou d'une autre source aussi encline aux fantasmes cannibales, il n'a pas été possible de le déterminer. En tout cas, à ce qu'en écrit Guppy (1887 : 21 *sq.*, 47 *sq.*, etc.) qui a bien connu Gorai et même décrit l'une de ses épouses occupée à un travail de perlage analogue, le seul « massacre » à mettre au compte du chef d'Alu et du reste des Shortland, et dont il se vantait lui-même, fut celui d'une vingtaine d'habitants d'un village côtier de Bougainville en représailles à la mort d'un trader de ses amis, tuerie aveugle calquée sur celles des expéditions punitives britanniques, « “all same man-of-war”, as Gorai too truthfully observed. » Selon le seul ethnographe ancien ayant livré des données précises sur les Shortland, Wheeler (1926 : 270) : « a *kia* is a kind of badge of honour made formerly with shell money, nowadays with trade beads » sans rapport avec le moindre meurtre rituel, et d'après un récit qu'il a résumé, édité et traduit (“*Afilu (Pig-Hunting)*”, 19, 85 *sq.* et 160 *sq.*) cet objet, inventé ou montré pour la première fois par une femme, était associé sans aucun doute possible aux richesses féminines et au mariage. Mais le témoignage de deux collecteurs (et concurrents de Festetics) est encore plus éclairant. Richard Parkinson (1899 : 20-1) écrit ainsi :

« On trouve aux îles Shortland, de façon très isolée, une sorte d'ornement de poitrine, composé d'un assemblage de disques de coquillages rouge foncé, blancs et noirs, et qui joue un rôle comparable à celui des bijoux de la couronne des pays civilisés. Ces objets portent le nom de *kiá* et sont si rares que tout le monde sait qui possède un tel trésor. Le vieux chef Gorai m'a montré voici des années un tel objet mais ce n'était pas dans l'intention de me le céder : ma proposition la plus alléchante fut rondement rejetée. À la mort du vieillard, trois de ces *kiá* furent probablement partagés : l'un arriva entre les mains d'un chef du sud de Bougainville, un autre fut conservé par l'un des fils du

défunt, et le troisième vint en la possession d'un Autrichien, le comte Festetics, qui l'acheta à un parent du défunt contre une arme à répétition avec ses munitions. Le *kiá* se compose avant tout d'un carré de 15 cm de côté. Ce carré est constitué de disques rouge foncé disposés en rangs serrés, formant un large encadrement ; le centre est garni de carrés plus petits de travail plus lâche, faits de disque rouge foncé, blancs et noirs. L'un des côtés du carré porte de longs cordons garnis de disques, pendant librement ; le côté opposé du carré a quantité de cordons similaires attachés par leurs extrémités aux deux angles du carré ; pour s'en parer, on passe ces cordons par-dessus la tête, le carré vient pendre sur la poitrine et les cordelettes qui y sont librement suspendues forment une sorte de tablier. Ces objets sont certainement venus des îles plus au sud vers le nord par les voies commerciales. Après l'introduction des perles de verre européennes dans ces contrées, on a confectionné avec ce matériau des objets très voisins, mais sans l'aspect des originaux. Ce sont des perles de verre rouges, blanches et bleues qui remplacent les disques de coquillages rouge foncé, blancs et noirs. »¹

Carl Ribbe (1903 : 121-122) écrit de son côté :

« Les femmes sont très habiles dans la confection des tabliers de danse. Ils étaient autrefois faits en monnaies de coquillage et avaient une grande valeur ; la possession d'un tel tablier conférait considération et puissance. Aujourd'hui ces tabliers ne sont plus fabri-

qués et sont de ce fait très rares, il n'y en avait plus que trois en la possession des autochtones lors de mon séjour aux Shortland. Je n'ai pu acquérir l'un de ces trois objets puisqu'il m'était interdit d'en donner le prix demandé, une arme à feu. Quelque temps après le comte Festetics, qui explorait les îles avec sa femme à bord du voilier de plaisance *Tolna*, acheta l'un des tabliers en coquillage contre une ou deux armes à feu. De nos jours, les femmes des Shortland fabriquent des tabliers de danse similaires (Fig. 32) au moyen de perles de verre européennes. On utilise pour le fil les fibres de la liane *Abesoli* ; il est strictement interdit d'employer du fil européen, et à juste titre car les fibres végétales supportent très bien l'humidité et la chaleur, alors que le fil européen perdrait de sa solidité en quelques mois. On utilise principalement pour ces tabliers de danse des perles blanches, rouges et bleues ; les motifs rappellent plus ou moins la disposition des couleurs du drapeau britannique (Fig. 31a, b). La fabrication, travail de nouage, est très laborieuse et exige un temps assez long. C'est aussi ce qui explique d'abord la difficulté qu'on a à acheter de tels perlages aux autochtones. Selon qu'un homme sera riche ou démuné, il fera faire à sa femme un tablier plus ou moins ample. J'ai expédié en Europe un tel objet, large de 20 cm sur 25 de long, pouvant atteindre le double ou plus, 50 à 75 cm, avec les pendants de perles [...]. Lors des danses, le tablier est porté dans le dos ; ce sont le plus souvent les femmes qui se parent de ces ornements à l'occasion des fêtes. »²

1. « Auf den Shortland Inseln trifft man noch ganz vereinzelt eine Art Brustschmuck, der aus braunrothen, schwarzen und weissen Muschelpfättchen zusammengesetzt ist, und der dort eine ähnliche Stelle vertritt wie die Kronjuwelen der civilisirten Länder. Diese Stücke werden *kia* genannt und sind dermassen selten, dass Jedermann weiss, wo eine solcher Schatz steckt. Die alte Häuptling Gorai zeigte mir vor Jahren ein solches Stück, war aber nicht zu bewegen, es herzugeben ; auch das verlockendste Angebot wurde rundweg abgeschlagen. Nach dem Tode des Alten sollen drei solcher *kia* vertheilt worden sein ; eins befindet sich in Händen eines Häuptlings in Süd Bougainville, ein zweites wird von einem der Söhne des Verstorbenen aufbewahrt, und ein drittes kam im Jahr 1895 in den Besitz eines Oesterreichischen Grafen Festetics, der es von einem Verwandten des Verstorbenen gegen ein Repetirgewehr nebst Patronen eintauschte. Das *kia* besteht zunächst aus einem Vierecke von 15 cm Seitenlänge. Dies Viereck ist hergestellt aus fest aneinander gereihten rothbraunen Pfättchen, welche einen breiten Rahmen bilden ; die Mitte ist ausgefüllt mit kleineren Vierecken in offener Arbeit, hergestellt aus braunrothen, weissen und schwarzen Scheiben. Die eine Seite des Vierecks trägt lange Stränge von aneinander gereihten Pfättchen, die frei herabhängen ; die entgegengesetzte Seite des Vierecks hat eine Anzahl ähnlicher Stränge, die mit ihren Enden an beiden Ecken des Vierecks befestigt sind ; beim Gebrauche stülpt man dies Stränge über den Kopf, das Viereck hängt dann vor der Brust, und die frei herabhängenden Schnüre bilden eine Art von Schurz. Diese Stücke sind sicherlich aus den weiter südlich gelegenen Inseln auf dem Tauschwege nach Norden gekommen. Nachdem europäische Glasperlen in diesen Gegenden eingeführt worden sind, fertigt man aus diesem Materiale ganz ähnliche Stücke an, die jedoch nicht das Ansehen der Originale besitzen. Rothe, weisse und blaue Glasperlen vertreten die rothbraunen, weissen und schwarzen Muschelpfättchen. » (Parkinson, 1899 : 20-21).

2. « Sehr geschickt sind die Weiber im anfertigen von Tanzschurzen. Früher wurden diese aus Muschelfeld gearbeitet und waren sehr wertvoll ; der Besitz eines solchen Schurzes verlieh Ansehen und Macht. Heute werden solche Schurze nicht mehr angefertigt und sind demnach recht selten, nur 3 befanden sich noch im Besitze der Eingeborenen, als ich auf den Shortlands war. Es gelang mir nicht, einen von diesen drei zu erwerben, da ich den geforderten Preis, ein Gewehr, nicht zahlen durfte. Einige Zeit darauf tauschte der Graf Festetics, der mit seiner Frau auf der Segeljacht *Tolna* die Inseln besuchte, gegen 1 oder 2 Gewehre einen der Muschelschurze ein. Heutigen Tages werden von den Shortlands-Weibern aus europäischen Glasperlen ähnliche Tanzschurze (Fig. 32) hergestellt. Als Faden benutzt man die Faser der Liane *Abesoli* ; es ist streng verboten, europäischen Zwirn zu verwenden, und auch mit Recht, den die Lianenfaser hält Feuchtigkeit und Hitze sehr gut aus, während der Zwirn seine Haltbarkeit schon nach wenigen Monaten verlieren würde. Hauptsächlich weisse, rote und blaue Perlen werden zu diesen Tanzschurzen verwendet ; die Muster erinnern mehr oder weniger an die Farbenzusammenstellung der englischen Flagge (Fig. 31 a, b). Die Anfertigung, eine Knüpfarbeit, ist recht mühsam und nimmt längere Zeit in Anspruch. Dieses ist wohl auch der Hauptgrund, dass man solche Perlgehänge von den Eingeborenen nur schwer erstehen kann. Je nachdem der Mann reich oder arm ist, wird er einen mehr oder weniger grossen Schurz von seinem Weibe anfertigen lassen. Ich habe solche von 20 cm Breite und 25 cm Länge, welche letztere durch den freihängenden Perlansatz um das doppelte und mehr, nach Europa gesendet. Die äussere Form ist beinahe immer dieselbe, ein Viereck, in welchem die Muster angebracht sind ; unten befinden sich über die ganze Breite dicht aneinander genau gemusterte, freihängende Schnüre von je einer Perlreihe, am oberen Teile sind zwei Bänder zum Tragen des Ganzen angebracht. Beim Tanzen wird der Schurz auf dem Rücken getragen ; meistens sind es die Weiber, welche bei festlichen Gelegenheiten mit diesem Schmucke behangen werden. » (Ribbe, 1903 : 121-122).

Nanti de cette « robe cannibale », Festetics longea les côtes est de Bougainville et de Buka pour gagner la Nouvelle-Bretagne et accoster le 29 décembre à Herbertshöhe, où « les autorités allemandes », et principalement M. M. (= Mende, selon Hahl, 1980 : 5), chef de station pour la *Neuguinea Compagnie* (Albert Hahl n'arrivant pour prendre ses fonctions de juge et quasi gouverneur que le 14 janvier suivant), mirent à l'amende le distingué *yachtman* comme un vulgaire capitaine au cabotage pour avoir fait escale et trafiqué dans les Salomon allemandes. Décrivant ce « complot [...] pour [le] rançonner » en des termes anti-allemands susceptibles de flatter l'opinion moyenne des Français et des Austro-Hongrois de l'époque, Festetics accuse M. M. de n'avoir fait qu'exécuter les ordres de M^{me} K. (Emma Forsayth qui venait d'épouser l'ancien chef de station Kolbe), propriétaire de plantations et de postes de commerce à Bougainville, en Nouvelle-Irlande et Nouvelle-Bretagne surtout, et qui avait en effet eu partie liée avec la *Neuguinea Compagnie*, dont son beau-frère Richard Parkinson était ou avait été l'un des principaux agents (Specht, 2000 : 28 ; Buschmann, 2000 : 61, avec désaccord sur les dates). Le détail des collectes de Festetics dans les jours et les semaines qui suivirent s'expliquent largement par ces démêlés beaucoup moins diplomatiques que commerciaux.

Dès le 30 décembre, Festetics allait ancrer le *Tolna* dans la baie voisine, plus abritée, de Matupit, où venait de l'inviter Max Thiel, chargé pour tout l'archipel Bismarck des intérêts d'une vieille concurrente de la Neuguinea, la firme des frères Hernsheim, dont il était le neveu (Buschmann, 2000 : 65-6). C'est certainement à Thiel, « fort aimable homme » et collecteur de « curios » bien connu, qu'il dut de pouvoir se procurer des objets du nord de la Nouvelle-Bretagne, d'origine tolai principalement, et d'assister à une fête « malanghain » (avec danses de femmes !) offrant les premiers indices de la mise en place d'un folklore pour touristes. Festetics se laissa ensuite inviter à Mioko, dans les îles du duc d'York, par « M. Schulze, le chef d'une grande maison allemande » (1904 : 72). Il y « collecta » non seulement des « artefacts » locaux, dont la demande et probablement aussi la production n'avaient cessé de croître depuis l'arrivée de l'Australasian Mission méthodiste de George Brown, deux décennies auparavant, mais sans doute également des objets de Nouvelle-Irlande centrale qu'il reproduit (1904 : 123) au milieu d'autres issus des îles du duc d'York : les sculptures en craie dites « kulap » dont il se procura au moins deux exemplaires semblent avoir eu

très tôt comme pourvoyeurs ou détaillants à Mioko les « teachers » installés par Brown sur les côtes occidentales de cette île, c'est en tout cas ce qu'observait Otto Finsch entre 1879 et 1885 (1888 : 144 [62] et Taf. VII, 5).

Son hôte, « Adolf Schulze » (Hahl, 1980 : 9) ou plutôt « Schulz, erster Leiter der Stationen des Handels-und Plantagen-Gesellschaft der Südsee in Mioko » (Ribbe, 1903 : iv), était en bons termes avec Thiel, pour n'être pas en concurrence directe avec la firme Hernsheim, surtout productrice de coprah, avec plus de quarante implantations dès 1882 (Biskup in Mouton, 1974 : 22). Héritière un peu essoufflée des intérêts Godeffroy dans tout le Pacifique, « the branch of the Deutsche Handels-und Plantagen Gesellschaft in Mioko engaged mainly in recruiting for the plantations of Samoa » (Hahl : 8). Hambourgeoise comme la firme Hernsheim, elle n'entretenait apparemment qu'un poste en Nouvelle-Irlande centrale, à Kuras, sur la côte ouest, tenu par un Chinois, auprès duquel étaient établis des « teachers » wesleyens (Hahl : 17). C'était déjà de « Kurass » que Finsch avait obtenu les sculptures de craie qu'il publia en 1888, et il y aurait certaines raisons de supposer que celles que se procura Festetics à Mioko avaient suivi le même circuit marchand, avec des « chaînes opératoires » largement rodées au cours de la décennie séparant ces « collectes ».

Désirant ensuite se procurer des objets du nord de la Nouvelle-Irlande (dont Emma Kolbe et Richard Parkinson détenaient à coup sûr quelques dizaines de spécimens qu'ils auraient probablement consenti à lui vendre s'ils avaient été en meilleurs termes), Festetics longea sans escale toute la côte ouest de la Nouvelle-Irlande pour aller en visiter la pointe nord-est, à Kapsu d'abord, puis à Nusa. Il y avait d'autres stations et plantations qui auraient pu l'accueillir, mais il ne jeta l'ancre, brièvement, qu'en vue de ces comptoirs Hernsheim (Hahl : 19, 90-91), disposés à le servir rapidement et sans discuter en « farouches trophées ». L'escale de Kapsu ne dura qu'une journée, le 18 mars 1896, et Festetics l'évoque en quelques lignes (1904 : 107-108). Celle de Nusa, qu'on peut estimer un peu plus longue d'après une carte annotée par Festetics (1904 : entre les pages 238 et 239) donne lieu à un récit presque aussi bref (108, 113-4). Ce lachisme s'explique mieux quand on sait que Festetics, au moins lors de la dernière escale, fut accueilli par Carl Ribbe, qui avait accepté de « gérer » (1924 : 182, « *verwalten* ») pour Hernsheim la station de Nusa et ses dépendances (dont Kapsu) pour une période de six mois, soit de la mi-décembre 1895 à juin 1896, et plus

précisément d'y remettre de l'ordre, le « *Repetir-gewehr* » à la main, comme on le voit sur la photographie publiée par Festetics (1904 : 105, Boulay 2007 : 102-103), avec une légende le donant fallacieusement pour un « employé du musée de Berlin » (peut-être encore à des fins de propagande anti-germanique).

Ribbe a relaté, à plusieurs décennies de distance, son expérience de chef de station Hershheim qui lui rapporta, écrit-il, « beaucoup d'argent et de grosses collections » (1924 : 170-182, cette dernière page pour la citation). Il mit au pas, et au travail aussi bien, les traders de Kapsu et de Nusa, et « pacifia » les autochtones en s'appuyant sur les rivalités entre mauvais « chef de paix » et bon « chef de guerre » pour saisir ou contrôler les armes à feu qui circulaient. Ce récit, qui livre des aperçus intéressants (et semble-t-il méconnus des spécialistes) sur les Néo-Irlandais du Nord confrontés à l'exploitation coloniale, pourrait aussi largement expliquer la « chance » du « courageux » Festetics, au cours de sa brève escale de Kapsu :

« Le trader de la côte avait prudemment refusé de m'accompagner dans mon excursion [...] de l'autre côté de l'île [...]. Les habitants [...] m'ont fait assister à des danses cannibales, et j'ai pu acheter des masques et des parures de feuillage dont on se revêt à cette occasion, et qui doivent toujours être brûlés après la fête. »

Ribbe ne dit pas un mot de cette visite de Festetics, tout en reproduisant l'une de ses photographies (1924 : 112, = Festetics, 1903 : 140) et il n'est pas exclu que l'*omerta* ait fait partie des transactions conclues entre « l'employé du musée de Berlin » et le « collecteur de farouches trophées ».

Dans les derniers jours de mars 1896, le *Tolna* venait s'ancrer près d'un îlot de la côte nord de Lavongai, ou Nouveau-Hanovre, occupé par « un fugitif de Port-Breton [...] adopté par les natifs » (1904 : 119). Seul Blanc des environs, il avait pour particularité d'avoir perdu un œil et l'usage (partiel, pour tempérer les exagérations de Festetics) d'un bras et d'une jambe au cours d'une partie de pêche à la dynamite. Cette mésaventure l'avait rendu célèbre auprès des Occidentaux de l'archipel, et loin d'être un rescapé de l'escroquerie meurtrière du « marquis de Rays », ou un ancien médecin de marine (Mackellar, 1912 : 87-88 résumant une de ses conversations avec Lajos Biró en 1900), Casimir Gangloff (Mouton, 1974 : 112 et note) était un évadé du bagne de l'île aux Pins. Né en Alsace, engagé dans la Légion étrangère qu'il désertait en Afrique avec cinq camarades allemands, il était repris

et condamné à la déportation. En Nouvelle-Calédonie, il réussissait avec six autres bagnards à s'emparer du cotre d'un colon et à être des trois survivants recueillis aux Salomon occidentales. Ribbe (1924 : 110-138, *Die Geschichte eines Deportierten*) consacre un chapitre entier à ce personnage certainement exceptionnel par son endurance ou son courage, et peut-être digne d'une recherche historique ou d'un roman. Reste ce point qui une fois de plus, jette un jour douteux sur les « collectes » de Festetics au Nouveau-Hanovre, centre de style de premier intérêt du point de vue de l'histoire des arts néo-irlandais : le « Français » de Lavongai était un employé d'Hershheim, rattaché à la station principale de Nusa, et devenu à ce titre l'ami ou le commensal de Ribbe, qui n'a pu manquer de le recommander à Festetics.

Pour les deux premières semaines d'avril 1896 où le *Tolna* fit ses dernières « collectes » en Mélanésie, il n'y a malheureusement pas aujourd'hui autant de détails à extraire de cette discipline émergente qu'on pourrait dénommer la « prosopographie coloniale océanienne », malgré tous ses progrès entre l'époque où Davidson et Maude à l'ANU lui donnèrent ses impulsions décisives et les récentes années, marquées par des publications de chercheurs comme R.L. Welsch, C. Knowles, C. Gosden ou H. Thilde-Arora. L'archipel de l'Amirauté, quoique parsemé de comptoirs permanents, alimentait surtout les compagnies allemandes en conserves d'holothuries ou « bêche-de-mer ». À Pak, une station de trader avait été pillée et détruite en 1894, mais Hahl dit ne l'avoir appris qu'en décembre 1897 (!), ce qui le décidait à effectuer un « transport de justice » en janvier 1898, à bord du croiseur de guerre *Bussard* (1980 : 50). Festetics avait sans doute été mis en garde par les employés d'Hershheim. Selon son récit (1904 : 120-146, dont plus de 18 pages de photos) et la carte précitée, le *Tolna* contourna prudemment Pak pour ne visiter que Nauna, Rambutjo, Pam, Lou et la pointe est de Manus. Son propriétaire et « capitaine » prétend n'avoir eu affaire, chaque fois, qu'à des « natifs » et à leurs « rois », tous, dans le commerce, « d'une habileté à rendre des points aux enfants d'Israël qui ne connaissent pas toutes leurs roueries ». « Je leur disais au revoir par signe, car il n'est pas un natif aux Amirautés qui ait la moindre notion de pidgin » (1904 : 126). Des recherches futures permettront peut-être d'identifier les truchements dont Festetics a probablement bénéficié ici comme ailleurs, et de lever le voile sur chacune des rencontres entre « l'aristocrate et ses cannibales » désignées au public par Roger Boulay.

Séquelles et ressorts de l'imagerie coloniale

L'exposition résumait ces rencontres en douze « escales », présentées sur la mezzanine dominant la présentation des collections permanentes du musée du quai Branly. Cette disposition ne rappelait-elle pas la passerelle d'un navire et, comme on l'entendit aussi, l'exposition naguère organisée au musée de l'Homme par Christian Coiffier (2001, avec contribution de Roger Boulay, pp. 38-41) autour des collections de *La Korrigane* ? Ce rapprochement permettait, du moins aux esprits informés et honnêtes, de mesurer toute la distance séparant cette dernière expédition menée par des « collaborateurs volontaires » du musée parisien d'ethnographie, rapportant des notes de terrain et des objets assez nettement répertoriés, de la croisière mi-mondaine mi-clandestine de Festetics, sur laquelle ne subsistent pour toutes pièces justificatives que ses deux livres, la correspondance de Chauvet et de maigres archives muséales ou commerciales. Le chantier était d'une tout autre nature. C'est pourquoi il serait absurde de mettre en balance les catalogues édités à l'occasion de chacune de ces expositions. Faisant longuement visiter ces escales à des invités suspendus à ses explications qui les passionnaient, Roger Boulay en prévenait en toute clarté : il n'avait pas fait là, avec J. Antoni, « un ouvrage scientifique », parce que le sujet ne s'y prêtait pas encore, et que la « matière », toujours éparse, reste à constituer. Cela n'empêche pas ses « apports scientifiques » d'être nombreux et parfois importants.

Tous les visiteurs, mais plus encore les connaisseurs familiers des ouvrages de Festetics, s'étonnaient de la précision des photographies en tirage original exhumées des réserves muséales à cette occasion. Très abondamment retouchées, les « gravures phototypiques » ornant les deux volumes de 1903 et 1904 semblent à l'examen aussi peu sincères que le récit qu'elles sont chargées d'authentifier. L'assez large échantillon présenté lors de l'exposition paraît au contraire démontrer que s'il y eut effectivement « manipulation » des images, ce fut non lors des dernières étapes de fabrication de ces deux livres, mais dès le départ, et la mise en scène « coloniale » des prises de vue, où les « sujets » de l'aristocrate étaient priés de prendre la « pose cannibale » selon les critères alors en vogue en Europe. On ne saurait trouver de sujet plus en phase avec les invitations aujourd'hui faites aux populations du monde entier à se concentrer sur des écrans, et sur ce qu'ils prétendent transcrire des aspects « visuels » de l'expérience humaine. Avec ces photographies retrouvées, pourraient s'ouvrir de

nouvelles recherches non seulement d'« iconologie » ethnographique ou historique, mais d'analyse du regard contemporain et désormais mondial, dans le détail de sa construction que fait enfin percevoir l'exposition de ses antécédents coloniaux.

Tous les spécialistes travaillant sérieusement sur les mêmes sujets finiront par apprécier, sous l'apparence « non scientifique » du livre de R. Boulay et J. Antoni, ce qu'il offre d'informations nouvelles, solides et utiles. Mais, y compris du point de vue dit scientifique, l'essentiel de son apport est ailleurs. Plus discrète et peut-être plus intéressante, entraînant et efficace que d'autres initiatives, la perspective critique dominant toute l'entreprise - parfaitement scientifique dans son principe -, s'adressait avant tout aux visiteurs, avec l'espoir de les en voir sortir quelque peu ébranlés dans leurs certitudes, ou ce qu'ils conservaient obscurément de clichés coloniaux. Tel ne fut pas le cas de certains professionnels du marché de l'art, scandalisés de voir exposé, dans la vitrine consacrée à l'escale du *Tolna* à Hawaii, un « hula hoop » des années 1950, qu'ils jugeaient (pour tenter de résumer leurs propos) anachronique et d'un mauvais goût tout à fait insupportable. Déranger, contribuer à dissiper les idées ou les images convenues, ce public d'habitues n'avait-il donc pas compris le leitmotiv, ici repris en « basse continue », de la très surprenante et agitante exposition *Kannibals et Vahinés* qui fit les meilleurs derniers jours du défunt MNAAO de la Porte Dorée ? De telles résistances du public le plus « intéressé » justifient par principe toutes les « provocations » glissées par leur maître d'œuvre dans ces expositions, beaucoup plus éclairantes que nombre de travaux dits scientifiques, et plus directement inquiétantes aussi.

Pourquoi tant de contemporains, dont les lecteurs ou rédacteurs de ce journal pourraient malaisément prétendre s'abstraire, s'intéressent-ils à l'Océanie traditionnelle ou ancienne, et pourquoi les plus lucides d'entre eux ne parviennent-ils pas à se défaire des clichés si judicieusement rappelés par le concepteur de cette exposition ? Comme dans *L'Île au Trésor*, il y a probablement là une sorte de fixation spéculaire associée à la prime enfance, excédant, subvertissant et quelquefois même perversifiant le regard strictement « scientifique », ethnologique ou sociologique appliqué à ces matières, y compris dans les travaux apparemment les plus techniques. Roger Boulay s'est bien gardé d'évoquer explicitement des sujets aussi intimes (dont Alphonse Allais, cité au début de cet article, énumérait l'essentiel du spectre fantasmatique

comme « familial »). Mais il a pris pertinemment ce risque, pour l'avoir exploré de longue date : exposer au public le contenu du coffre du vieux pirate, ses cartes et ses caisses de « farouches trophées », c'était ouvrir autant de nouvelles « boîtes de Pandore », avec toutes les contradictions et dialectiques explosives qu'elles réservent. Son catalogue continuera d'en témoigner après la clôture de l'exposition, « l'aristocrate et ses cannibales » n'aura pas seulement révélé des « idéaltypes » opposables à ceux que développait Stevenson en même temps dans la même Océanie coloniale, et qui de leur côté n'ont pas cessé d'animer les esprits. L'entreprise de dévoilement va plus loin, et si l'on veut bien en mesurer la portée réelle, au plus profond de chacun.

BIBLIOGRAPHIE

- BENNETT Judith A, 1987. *Wealth of the Solomons. A History of a Pacific Archipelago, 1800-1978*, Honolulu, University of Hawai'i Press.
- BOULAY Roger et al., 2001. *Kannibals et Vahinés. Imagerie des mers du Sud*, Paris, Éditions du Seuil-Réunion des musées nationaux.
- BOULAY Roger et Judit ANTONI, 2007. *L'aristocrate et ses cannibales. Le voyage en Océanie du comte Festetics de Tolna, 1893-1896*, Paris-Arles, musée du quai Branly-Actes Sud.
- BUSCHMANN Rainer, 2000. Exploring tensions in material culture: Commercialising Ethnography in German New Guinea, 1870-1904, in Michael O'Hanlon and Robert L. Welsch ed., *Hunting the Gatherers. Ethnographic Collectors, Agents and Agency in Melanesia, 1870s-1930s*, New York-Oxford, Berghahn Books, pp. 55-79.
- CHAUVET Stephen, 1930. *Les arts indigènes en Nouvelle-Guinée*, Paris, Éditions géographiques, maritimes et coloniales.
- , 1935. *L'Île de Pâques et ses mystères*, Paris, Éditions Tel.
- COIFFIER Christian (éd.), 2001. *Le voyage de la Korrigane dans les mers du Sud*, Paris, Hazan-musée de l'Homme.
- FESTETICS DE TOLNA Rodolphe, 1903. *Chez les cannibales. Huit ans de croisière dans l'océan Pacifique à bord du yacht 'Le Tolna'*, ouvrage orné de 200 gravures et de cartes d'après les photographies et les documents de l'auteur, Paris, Plon.
- , 1904. *Vers l'écueil de Minicoy après huit ans dans l'océan Pacifique et Indien à bord du yacht 'Le Tolna'*, ouvrage orné de 174 gravures et de cartes, d'après les photographies et les documents de l'auteur, Paris, Plon.
- FINSCH Otto, 1888. *Ethnologische Erfahrungen und Belegstücke aus der Südsee. Erste Abtheilung : Bismarck-Archipel*, in *Annalen des K.K. Naturhistorischen Hofmuseums*, Band III, Wien, Alfred Hölder.
- GOSDEN Chris and Chantal KNOWLES, 2001. *Collecting Colonialism. Material Culture and Colonial Change*, Oxford-New York, Berg.
- GUPPY Henry Brougham, 1887. *The Solomon Islands and Their Natives*, London, Swan Sonnenschein, Lowrey and Co.
- HAHL Albert, 1980 [1937]. *Governor in New Guinea*, Canberra, ANU Press.
- HATSCHEK Christoph, 2001. Sehnsucht nach fernen Landern. Die Entdeckungsreisen der k. (u.) k. Kriegsmarine, in Welfried Seipel herausg., *Die Entdeckung der Welt. Die Welt der Entdeckungen. Österreichische Forscher, Sammler, Abenteuer*, Wien, Kunsthistorisches Museum, pp. 85-98.
- MACKELLAR C. D., 1912. *Scented Isles and Coral Gardens. Torres Straits, German New Guinea and the Dutch East Indies*, London, John Murray.
- MOUTON Jean Baptiste Octave, 1974. *The New Guinea Memoirs of...* edited by Peter Biskup, Honolulu, University of Hawaii Press.
- NEICH Roger and Fuli PEREIRA, 2004. *Pacific Jewelry and Adornment*, Honolulu, University of Hawai'i Press.
- PARKINSON Richard, 1899. Zur Ethnographie der nordwestlichen Salomo Inseln, *Abhandlungen und Berichte des Königlichen Zoologischen und Anthropologisch-Ethnologischen Museums zu Dresden*, 1898-1899, Bd. VII, Nr. 6, Leipzig.
- , 1907. *Dreissig Jahre in der Südsee*, Stuttgart, Strecter und Schröder.
- RIBBE Carl (Karl), 1903. *Zwei Jahre unter den Kannibalen der Salomo-Inseln*, Dresden, Hermann Beyer.
- , 1924. *Unter dem südlichen Kreuz. Reisebilder aus Melanesien*. Dresden, Deutsche Buchwerkstätten.
- SPECHT Jim, 2000. Traders and Collectors: Richard Parkinson and Family in the Bismarck Archipelago, P.N.G., *Pacific Arts* 21-22, Honolulu, Hawaii Pacific University, pp. 23-38.
- STÉFANI Claude et al., 2001. *Kannibals et Vahinés. Les sources de l'imaginaire*, Chartres, Musée des beaux-arts.
- WHEELER Gerald Camden, 1926. *Mono-Alu Folklore (Bougainville Strait, Western Solomon Islands)*, London, Routledge.